

conduisit successivement devant ces étalages sa femme, ses élèves et ses amis. C'était pour lui une innocente et profonde joie que d'amener quelqu'un (tout en causant de choses et d'autres le long du trottoir parisien où se coudoient tant de passions et de rêves, que d'amener habilement quelqu'un jusqu'à la vitrine où rayonnait sa musique. Alors là il s'arrêtait, sous un prétexte quelconque, et si l'on ne remarquait pas assez vite l'objet de ses fiertés, il disait négligemment, avec un petit geste indicatif :

— Vous voyez ?... Concerto en ré... Mélodie... Eh ! oui, mon cher, c'est du Jean-Baptiste Taillerue !...

Mais un jour, comme il avait réussi à entraîner là le célèbre Zède lui-même (Zède, le fameux auteur du dernier opéra créé à Monte-Carlo : un ancien camarade *arrivé* !...), Jean-Baptiste pâlit et sentit son cœur se serrer d'angoisse : On avait enlevé de la vitrine ses deux chers morceaux, et ils étaient remplacés par des chansonnettes aux titres pimpants, ultimes succès d'un comique à la mode !...

La désillusion avait été cruelle au cœur du pauvre musicien : trente ans étaient passés depuis sans atténuer cette amertume. Mais le fond d'optimisme qui persistait en lui malgré toutes les épreuves d'une besogneuse existence continuait à le bercer de rêves : parmi les rares exemplaires vendus, l'un de ses chefs-d'œuvre méconnus parviendrait, tôt ou tard, entre les mains d'un véritable ami des arts ; et alors on verrait, on verrait...

Pour le moment, ils vivotaient. L'Etat payait une pension au vieux Taillerue, dont l'unique fils était tombé vers Carency. Le prix de ce sang chéri assurait le loyer et le chauffage ; les vivres et les hardes n'avaient pas d'autre source que le piano poussif et le violon mélancolique de Jean-Baptiste. Et jusqu'à présent le ménage eût été heureux, d'un bonheur pâle et tranquille, sans les rêves trop nostalgiques du vieillard ambitieux.

— Une fois, soupirait-il, ne serait-ce qu'une fois, voir mon concerto sur un programme !... entendre ma mélodie dans un bon concert !... Comme je serais heureux !...

Ce soir, le cœur du vieil homme se serrait parce qu'une année de plus était passée sans réaliser cet espoir, et parce qu'en cette veille de Noël où chacun se plaît à exaucer les désirs des êtres qu'il aime, le pauvre Jean-Baptiste Taillerue se sentait plus accablé que jamais sous les souvenirs de ses déceptions.

Mais une porte s'ouvrit au fond de la pièce, et le vieillard se redressa aussitôt. Devant la chère compagne des jours de joie et de misère, il n'eût voulu pour rien au monde manifester le moindre découragement.

Mme Taillerue avança une tête blanchie, ridée, où deux vifs yeux noirs rappelaient l'origine méridionale de la vieille femme.

— Elles sont parties ?... demanda une voix douce, que l'usure des ans semblait avoir amenée.

— Oui, répondit Jean-Baptiste en se frottant les mains ; oui, ma bonne Clémentine, le cours est fini. Si ton dîner est prêt ?...

— Précisément, fit-elle, empressée ; je venais te prévenir, mon ami.

Elle ouvrit la porte plus grande, et, pour qu'il pût passer, elle s'effaça.

*

* *

... Elle s'effaça...

Avait-elle d'ailleurs, dans la vie, jamais fait autre chose que s'effacer devant cet être qu'elle admirait et chérissait ?... D'avoir été choisie et aimée par ce musicien dont l'art l'éblouissait, Clémentine gardait un ravissement étonné, une reconnaissance extrême. Jean-Baptiste avait été l'idéal réalisé au delà de toute mesure, et depuis la mort de leur enfant elle se raccrochait à cette présence, à cette protection, devenues plus que jamais son unique raison de vivre. Avec quel soin, ce soir, elle avait préparé les gâteries du petit réveillon !... Il était là, dressé sur un guéridon, dans un coin de l'étroite pièce qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Afin que le musicien n'en connût pas d'avance le menu alléchant, elle l'avait recouvert d'une grande serviette blanche. Et ce fut, comme chaque année, le dialogue une fois de plus répété :

— Clémentine, tu as fait des folies !... déclara le père Taillerue en posant son index sur le bout de son nez.

— Mon ami, mon ami, ne regarde pas de ce côté-là !... supplia Clémentine ; vois notre table habituelle qui t'attend avec sa pauvre toile cirée, sa soupe aux pommes de terre et son plat de nouilles... Ne regarde pas vers le guéridon !...

— Clémentine, je devine une bouteille !... As-tu juré de me faire faire une promenade dans les vignes de Chanaan ?... Et je sens une odeur... une odeur de gâteau... et un parfum d'oranges... Ah ! Madame Taillerue !... Vous me prenez par mon faible !...

La vieille femme rougissait comme une jeunesse, à la grande joie de son Jean-Baptiste, dont un rire silencieux étirait les lèvres flétries. Finalement il se laissa agripper par les mains ridées de Clémentine et entraîner vers l'autre bout de la pièce, où elle l'assit de vive force, de telle façon qu'il tourne le dos au fameux guéridon.

— Assez de soupe, assez, assez !... s'écria le vieillard, arrêtant d'un geste terrifié la louche qui s'appêtait à servir son assiette ; je veux avoir de l'appétit pour le réveillon !...

Mme Taillerue riposta gaiement, le menaçant d'aller seule à la Messe de minuit s'